

—Je dis, répète Aldah, qu'il ne faut pas désespérer, qu'il faut avoir confiance en Dieu, car c'est lui qui nous arrachera bien tôt au sort horrible que nous subissons.

—Aldah ! Aldah ! devenez-vous folle, balbutia Diane avec effroi, je ne vous comprends pas !

—Venez ! dit Aldah.

Et, saisissant Diane par la main, elle l'entraîna dans la pièce où elles étaient précédemment.

Diane obéit sans mot dire d'opposer la moindre résistance, mais ses grands yeux bleus levés sur Aldah interrogeaient avec une anxiété manifeste.

—Vous ne comprenez pas ? dit Aldah en s'asseyant. Eh bien ! Diane, je vais vous expliquer cette cause subite de mon espoir en vos délires prochains. Écoutez-moi, obéissez et doutez compagne de ma cruelle captivité, écoutez-moi, vous à qui j'ai déjà confié une partie de mon existence passée, et ensuite vous sentirez, comme je le sens, l'espérance et le courage revenir dans votre âme, et vous remercierez Dieu comme je viens de le remercier moi-même.

—Je vous ai dit, continua Aldah après un léger instant de réflexion, que je n'avais jamais connu mes parents, que mes premiers souvenirs remontaient à une époque pour moi encore incertaine, où je me trouvais en compagnie d'une bande errante de ces enfants perdus et réprouvés que l'on nomme des bohémiens.

—Étais-je née parmi eux ? avais-je été volée par eux ? C'est là un mystère qu'il ne m'a jamais été donné de pénétrer. Toujours est-il que je vivais de l'exercice de ces coureurs d'aventures, changeant de lieu chaque semaine et parcourant des pays qui semblaient bien beaux et bien poétiques à ma jeune imagination.

—Quel âge avais-je à cette époque ? je l'ignore encore. J'étais bien petite, mais mon intelligence était cependant assez développée pour comprendre aisément et ce qui se passait sous mes yeux et ce qui frappait mes oreilles.

—Parmi les Bohémiens se trouvait une vieille femme, aux cheveux argentés, à la taille maigre et imposante, aux gestes graves et sévères, à l'œil plein d'éclair, à la démarche majestueuse. Cette femme paraissait m'avoir prise en aversion profonde. Elle ne manquait aucune occasion de me maltraiter et elle m'inspirait une profonde terreur.

—Au reste, je n'étais pas la seule sur qui elle produisit un pareil effet.

—Dans la troupe, chacun la respectait, la redoutait et lui obéissait avec une crainte superstitieuse. On la disait en commences régulières avec le génie du mal.

—Une nuit, oh ! le souvenir de cette nuit ne sortira jamais de ma mémoire, je fus réveillée brusquement par l'un des principaux bohémiens. Sans me rien dire, il me força à me lever, et, me prenant par la main, il me conduisit vers une tente dans laquelle brillait un feu clair.

—Arrivée sur le seuil de cette tente, je fus poussée brutalement dans l'intérieur, et je me trouvai seule avec la vieille bohémienne. Celle-ci était étendue sur un lit de feuilles sèches, elle était, plus horrible encore à contempler que de coutume.

—Ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel, sa face était blafarde, sa bouche décolorée, et sa chevelure blanche, défilée, flottait en longues mèches autour de sa tête. Sa respiration était courte, saccadée et quand je m'avançai en trébuchant sur un

grand impérieux qu'elle m'adressa, elle me prit la main, ses doigts étaient glacés.

—Aldah ! me dit-elle d'une voix rauque, je te hais ! Tu m'as causé mon malheur en élevant un obstacle insurmontable entre moi et la félicité sur la terre. Je vais mourir. Je touche à ma dernière heure, et je ne puis ni ne veux te pardonner le mal que tu m'as fait. Seulement je dois obéir au destin qui commande en souverain maître. Lève les yeux et regarde ceci !

—J'obéis sans mot dire, je dirigeai mes regards vers l'endroit qu'elle m'indiquait, et près de son lit, à terre, je vis une branche de corail toute chargée de médailles couvertes de caractères étranges.

—O corail, reprit la bohémienne, a été péché par ton père. Il a été préparé selon les rythmes de la science cabalistique, il possède une puissance surnaturelle et des vertus sublimes, il est lié intimement à tous les êtres à venir. Je te hais, Aldah, je te le répète, et pour te nuire, j'ai fait sur ce corail les conjurations les plus effroyables. Je meurs en espérant que mes conjurations ne seront pas vaines. Mais le destin m'a commandé de t'avertir.

—Sache donc que cet arbrisseau, que ton père s'est efforcé de rendre indestructible, a par moi été rendu fragile. Dès qu'il se brisera, les plus grands malheurs solateront sur toi, et tu mourras dans les douleurs les plus atroces ; mais sache aussi que tant qu'il se conservera intact, tu n'auras rien à craindre, lors même que tu te trouverais dans les circonstances les plus critiques.

—O corail t'apparaîtra toujours dans les événements décisifs de ta vie. Regarde-le bien alors, Aldah, si tu le vois intact, ne crains rien, mais si une seule branche en est brisée n'espère plus. Au moins tu auras toutes les angoisses du sort qui te sera réservé, puisque tu sera prévenu que le malheur et la mort vont s'abattre sur toi. C'est là ma vengeance !

—Va, maintenant ! je ne veux plus te revoir ! Laisse-moi mourir !

—Et, sans me donner le temps de répondre un mot, de formuler une pensée, la bohémienne poussa un cri sauvage. L'homme qui m'avait conduite jusqu'au seuil de la tente entra aussitôt, me prit dans ses bras et me jeta dehors.

—J'étais bouleversée par la terreur, je tombai évanouie sur le sol.

## XVII

### LA BRANCHE DE CORAIL

—Le lendemain, continua Aldah en poursuivant son récit, que la fille du préfet de Paris écoutait avec une attention extrême, le lendemain, lorsqu'à mon réveil je me rappelai jusque dans ses moindres détails la scène de la nuit précédente, je crus avoir fait un rêve.

—Hésitant, ne sachant que faire pour fixer ma pensée, n'osant me confier à personne, je m'approchai timidement de l'endroit où était dressé la tente de la vieille bohémienne. Une partie de la troupe se tenait silencieusement rangée autour de cette tente.

—La vieille femme était morte durant la nuit, et l'on allait procéder à ses funérailles avec toutes les cérémonies d'usage en de semblables circonstances parmi la caste au sein de laquelle je vivais.

—Je dois le dire : ce qui me préoccupait alors, ce n'était ni